

# Flâneries politiques



**Photographies de Florence de Comarmond**  
**Montage textuel, Sophie Wahnich, avril 2004**

*Salons ovales*



**1. Les photos du Maa (Musée des Arts Africains et Océaniques)  
prises par Florence de Comarmond sont là.**

Elles me regardent, nous regardent...

Photographies de vestiges cachés dans des sortes de cryptes. Désormais les salons ovales des commissaires de l'exposition coloniale de 1931 ne sont plus ouverts au public. Des vestiges qui, dans leur inaccessibilité, résonneraient avec « l'étrange amnésie collective des Français concernant cette exposition ». Étrange en effet, car aujourd'hui on ne manque pas de livres d'histoire sur

cette exposition coloniale. La notion de « zoo humain » a particulièrement marqué les dernières recherches sur l'esprit du colonialisme au tournant du siècle et jusque dans les années 1930.

L'histoire peut-elle saisir notre présent ?

Une anthologie récente sur la seconde abolition de l'esclavage dans les colonies françaises<sup>1</sup>. Sur la quatrième de couverture : « textes d'un autre temps pour un débat d'aujourd'hui ».

**2. C'est en soi un programme.** Celui où l'on ose encore affirmer que le passé peut éclairer le présent. Mais peut-on encore croire qu'une lumière même fragile soit venue éclairer les visages de Sarajevo, de Pristina, de Kandahar, de Kigali ? « Fresques d'un autre temps pour un débat d'aujourd'hui » ? non. Pas cette fois. Photographies d'aujourd'hui pour un présent noué. Nœuds gordiens, nœud coulants, nœuds de liens qui n'ont pas toujours été métaphoriques. Comment délier toutes ces histoires pour s'en faire une autre, ici même ? Mettre du jeu dans le feuilletage de la langue qui sait si bien trimballer pour chaque présent ses lourdes parts d'inactuels ? Oui, les prises photographiques ne sont pas d'un autre temps. La découpe de l'image est-elle si différente de celle des textes ? « L'acte photographique n'est pas d'archivage ou d'inventaire, la photo n'est pas une trace mais une actualité esthétique du côté de ce « qui nous survivra ».<sup>2</sup> L'anamorphose des formes liée à la prise de vue sur des murs hauts et courbes invite à en saisir une autre, l'anamorphose de l'histoire quand le temps présent se contorsionne dans des après-coups.



### **Terriblement beau**

**3. Aborder des photos belles et calmes.** Aborder un monde terriblement beau, un monde complet, une totalité perdue. Un paradis ?

La séduction des fresques agit encore. Une séduction qui n'a pas partie liée avec la nostalgie mais avec l'achronie. Présence de matières exotiques inaltérables : ébène, acajou, ivoire. Un mobilier si souvent imité qu'il semble échapper à la consistance des repères esthétiques. Des bustes naturalisés par leurs socles, seuls dignes de l'éternité du cartel : « ronce d'acajou ».

« Tout est ordre et beauté, luxe, calme et volupté. »

**4. La lumière sur chacun des objets** souligne le raffinement de cette esthétique occidentale.

Mais, lorsque le musée pourrait déclarer « ceci est du passé » et inventer ainsi une coupure radicale entre nous et ce décor, le cadrage photographique capte la présence des années 1930 dans leur fraîcheur pleine d'assurance et de théâtralité. Des plantes luxuriantes et fleuries surgissent du mur dans un balancement pictural émeraude, ocre rouge et blanc ; le buste d'une femme noire retrouve les siens dans un décor animé où la ville pourrait être rapidement reconquise par la nature vierge. Un monde sans discontinuité offert par l'imaginaire des mondes sans histoires où le végétal, l'animal et l'humain sont finalement à peine distincts, nous est ainsi livré de prime abord. Mais ces photos limpides sont complexes. Elles ne disent pas « ceci est du présent », mais « ce passé peut encore agir sur nous », à notre corps défendant. Elles disent « notre présent est inactuel pour le meilleur et pour le pire ». Car là réside la surprise du travail photographique. L'imaginaire colonial qu'il met à disposition du public produit une jouissance esthétique qui ne dérange qu'à la réflexion ou à l'analyse.

**5. Après le plaisir des formes, des couleurs et des matières,** le plaisir de leur ordonnancement : le reste.

Au premier plan, un fauteuil club rouge, bordé de liseré blanc, très élégant est posé sur un sol carrelé, reluisant. Derrière, une urne noire très éclairée. Au fond, la fresque. Elle montre une silhouette entièrement voilée ou seule une fente permet au regard de se frayer un passage pour lire. Derrière, un dragon sombre et inquiétant. Deux enfants noirs dansent. Ils sont nus. Ils ont la rondeur de l'enfance mais des expressions vides de joie. Ce ne sont pas des poutis célestes qui auraient pris ici une autre apparence, mais plutôt des « négrillons ». Les Romains agrémentaient leurs décors et leurs jeux par la présence attendrissante d'enfants esclaves achetés dans ce seul but, parce qu'ils étaient jolis et qu'ils accroissaient par leur seule présence la volupté que l'on pouvait obtenir des lieux ainsi « peuplés ». Des aristocrates nantais, bordelais, parisiens, au XVIII<sup>e</sup> siècle agrémentaient leur intérieur de la présence d'un

« négrillon ». Exquise présence comme ces bouchées délicates du siècle de tous les raffinements. Le négrillon habite les rêves de crocodiles dévorant, de Desnos à Roubaud. Des rêves de bêtes féroces. Fresque de rêve.

Des femmes dansent, comme les négrillons, totalement dénudées. Leur sexe n'est pas visible, dans une chasteté où le geste remplace le voile. Une tradition du nu pourrait s'accomplir ici. Elles portent un lourd collier et un bracelet. Leur tête est ceinte d'un fil doré à l'endroit même où la chevelure pourrait se déployer. Mais ici les cheveux crépus de l'altérité sont absents. Elles ont des jambes et des cuisses puissantes, une poitrine mouvante et des regards hallucinés. Elles dansent devant des hommes recouverts d'un pagne blanc. Un homme nu semble venir à leur rencontre. Le cadre se rapproche d'elles. Elles dansent pour ceux qui sont reçus par les commissaires dans ces salons et pour nous qui les voyons. La « jouissance trouble du corps animal, mais non bestial qui met à jour l'ambivalence entre la beauté et la déshumanisation » est là.

La déshumanisation apparaît dans les détails.

Ces corps sont bientôt démembrés par l'appareil photographique venant rompre sans brutalité une ambiance pacifiée. L'appareil photographique bataille.



**6. Il bataille contre l'ordre colonial**, celui de l'empire français qui sut comme tout empire digne de ce nom organiser une paix armée suffocante. L'empire colonial prévient. Il invente sans doute le paradigme politique de la guerre préventive, constance d'actions souvent mineures, répétées, efficaces. Il faut prévenir toute saute d'intensité. Les enrayer. L'événement est ritualisé dans cette danse sans joie. Non-événement, sans avant et sans après, oubli de l'expérience et renoncement au projet. « Non bataille ».

L'appareil photographique bataille avec la « non bataille »<sup>3</sup>.

Le paradis perdu est alors celui où de bons sauvages si étrangement beaux, si familiers, assuraient à chacun des coloniaux la jouissance de faire le bien.

Paradis retrouvé des ONG. De jeunes gens encadrés par de moins jeunes, redécouvrent cette jouissance et ses restes. Ils expérimentent un milieu où l'humanité vacille encore, à nouveau. Ils se demandent parfois ce qu'ils font là et, parfois, ne se posent pas de question. Ils croient savoir. Mais peut-on savoir ? Un danger se tient là, dans la tiédeur ombrée des corps meurtris. Cette tiédeur de la souffrance- celle qui donne enfin du sens à des vies occidentales en quête d'idéaux perdus-, revient troubler les nuits.

Mais ce trouble même hésite quant à ses conséquences, simple limite à l'intensité de l'excitation toujours présente et chaque jour renouvelée ou spectre d'un effroi tenu secret entre le sexe et la mort ?

La jouissance esthétique du corps de l'autre doit aussi livrer bataille.

La grande impiété que l'on pouvait croire d'avant, par exemple d'avant l'abolition de l'esclavage, est pourtant devant les yeux. Elle crève les yeux.

C'est cela que cadrent les photographies : ce goût pour la jouissance mortelle du corps de l'autre, un milieu hostile à l'humanité.

Il n'y a plus de doute.

On se détourne soudain pris entre la fascination et le dégoût.  
On ne peut plus jouir du corps de l'autre en toute simplicité, et la pudeur ne suffit pas.  
On est dans l'épreuve, dans l'après-coup.

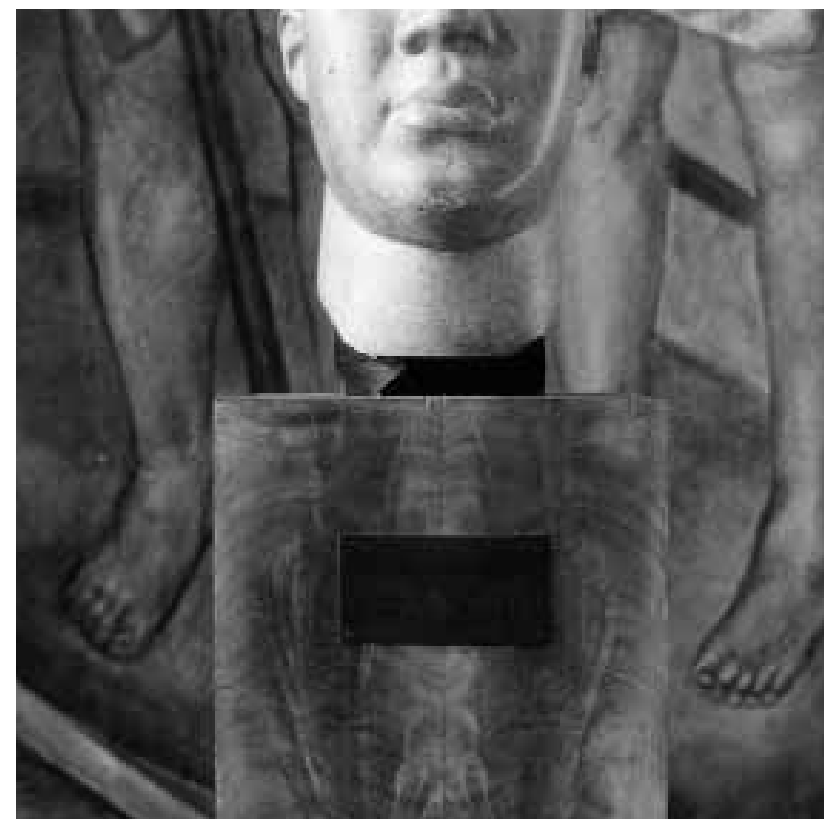
## Après coups

**7. « Pour Rousseau les noirs existent-ils en tant qu'hommes ?** Car si ce sont des bêtes, même s'ils ne le sont que provisoirement, les problèmes théoriques de la chasse et de l'élevage leur conviennent, et non ceux de leur accès au droit. Il ne peut pas ne pas savoir qu'il est des boudoirs parisiens où l'on s'amuse indistinctement d'un singe ou d'un « négrillon » : mais un boudoir n'est probablement pas le meilleur endroit pour tester l'humanité de l'un, l'animalité de l'autre. Comment faire, grands dieux, pour en avoir le cœur net ? Hommes ou bêtes ? Presque hommes ou un peu plus que bêtes ? Perfectibles par l'élevage ou perfectible par le droit ? Ils sont « encore à examiner ». Et l'Afrique est si loin, si loin l'Amérique. »<sup>4</sup>

**8. Des bustes détronés et des têtes coupées sont posés là** comme autant de souverains déchus. « Qu'on lui tranche la tête ! » Les sourires d'une sérénité éternelle sont déjoués par l'impossible rencontre du visage de l'autre. Les regards sont ici absents. C'est la matière qui retient l'attention. La matière charnelle du visage et des jambes, la matière blanche et lisse de ces peaux blanches, la matière lisse de cette ronce d'acajou. Pas le regard de cette tête doublement coupée. Un buste féminin semble s'extirper de la table où il est posé. Revenu d'un lointain dessous, il est spectral et vient se superposer à l'urne funéraire. Contours indécis d'une présence absente. Des orbites creux de lumière, la place du nez et de la bouche. Le visage est décharné par l'appareil photographique. La tension des tendons et des os demeure cependant. Même sans corps, même privé de corps, cette tension demeure. La scène champêtre et agricole de la fresque, qui se voulait si sereine dans sa ritualité du quotidien, s'évanouit. Fadeur épuisante. Socle sur socle pour bâtir un empire, une femme enturbannée reste prisonnière du contraste noir/blanc. Elle aussi sourit sans voir et sans regarder. Lointain intérieur. Exotisme de la parure et de la matière, lèvres charnues et joues rebondies, décor aux poissons et yeux clos. Couronne merveilleuse superposant la forme ronde et la forme allongée, l'empire et la cité de dieu on connaît cela. L'une et l'autre sont garnies de décors précieux. Profil de pouvoir sacré. Il regarde ailleurs. Il ne peut faire bloc avec cette table de travail.

Trophées d'une guerre coloniale, d'une guerre de conquête, traces culturelles d'un transfert de souveraineté, traces de la gloire passée du vaincu, traces de

la puissance du vainqueur. « A vaincre sans péril on triomphe sans gloire... » Miroir qu'on installe pour saisir un sentiment de puissance et de déchéance. Combien de rois ont perdu leur souveraineté ainsi sans qu'aucun peuple ne puisse prétendre y avoir gagné la sienne ? Pour avoir gardé leurs atours de fantoches, ils sont devenus des spectres du passé et du futur. Hantise de royautés sacrées, malmenées, dévoyées. Hantise d'une histoire qui superposa à celle des rois déchus, celle de l'exception du souverain occidental. Désormais le roi n'a plus de droits, et le vainqueur a droit de vie et de mort sur le roi et sur tout corps vivant soustrait non seulement à son humanité présente mais à tout projet métaphysique d'humanisation occidentale. Il ne s'agit nullement de faire des colonisés des êtres politiques mais seulement des êtres vivants. Perfectibles par l'élevage ou perfectible par le droit ? Série des bustes détronés grand format bords perdus avec l'urne, le buste flou et la main posée sur la tête. Puis la ronce d'acajou puis la femme.





**9. Ailleurs, en métropole** « la politique se présente comme la structure proprement fondamentale de la métaphysique occidentale, en tant qu'elle occupe le seuil où s'accomplit l'articulation entre le vivant et le logos. La politisation de la vie nue est la tâche métaphysique par excellence dont l'enjeu est l'humanité même de l'homme vivant »<sup>5</sup>.

Le 24 avril 1793, en France, Robespierre s'étonnait de deux lacunes du projet de constitution présenté par Condorcet et le comité qu'il dirige alors au sein de la Convention.

La première concerne le droit de propriété. « Vous avez multiplié les articles pour assurer la plus grande liberté à l'exercice de la propriété, et vous n'avez pas dit un seul mot pour en déterminer le caractère légitime. » (...) « Demandez à ce marchand de chair humaine ce que c'est que la propriété; et il vous dira en vous montrant cette longue bière, qu'il appelle un navire, où il a encaissé et ferré des hommes qui paraissent vivants: « voilà mes propriétés, je les ai achetées tant par tête. » Je vous propose de réformer ces vices en consacrant les vérités suivantes: (...)

Article 2 -Le droit de propriété est borné comme tous les autres, par l'obligation de respecter les droits d'autrui.

Article 3 -Il ne peut préjudicier ni à la sûreté, ni à la liberté, ni à l'existence, ni à la propriété de nos semblables.

Article 4 -Toute possession, tout trafic qui viole ce principe est illicite et immoral. » Il ajoutait: « le comité a encore absolument oublié de rappeler les devoirs de fraternité qui unissent tous les hommes et toutes les nations, et leur droit à une mutuelle assistance. Il paraît avoir ignoré les bases de l'éternelle alliance des peuples contre les tyrans. On dirait que votre déclaration a été faite pour un troupeau de créatures humaines parquées sur un coin du globe, et non

pour l'immense famille à laquelle la nature a donné la terre pour domaine. « Ceux qui font la guerre à un peuple pour arrêter les progrès de la liberté et anéantir les droits de l'homme doivent être poursuivis par tous, non comme des ennemis ordinaires, mais comme des assassins et des brigands rebelles. »<sup>6</sup> Ici dans ces salons, le droit de certains êtres vivants à devenir humains n'est pas envisagé, n'est pas envisageable. Vouloir le bien des êtres vivants n'a pas, dans ces contrées de chasse et d'élevage, partie liée avec le désir de droit universel. Il faut même empêcher toute ressaisie des droits, toute ressaisie du droit, fut-il droit naturel à être libre dès la naissance. Après la déchéance de fait des rois, traiter les populations comme des troupeaux.

**10. En 1898 les Allemands colonisent le Rwanda.** C'est un petit royaume peuplé d'agriculteurs hutus et de pasteurs tutsis. Leur roi est tutsi.

On connaît la lutte des races occidentale. Celle qui opposa les Normands aux Saxons, les Francs aux Gaulois, les vainqueurs aux vaincus. On ne sait rien ou l'on ne dit rien d'une telle lutte avant la colonisation là-bas. Entre Boulainvilliers, qui à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle réinventa contre le roi absolu cet imaginaire de la race noble des vainqueurs et de la race ignoble des vaincus, et l'anthropométrie raciste du XIX<sup>e</sup> siècle, Michel Foucault omissait d'étudier la manière dont une certaine révolution française rejeta « cette folle prétention ». « Le Tiers ne doit pas craindre de remonter dans les temps passés. Il se reportera à l'année qui a précédé la conquête; et puisqu'il est aujourd'hui assez fort pour ne pas se laisser conquérir, sa résistance sans doute sera plus efficace. Pourquoi ne renverrait-il pas dans les forêts de la Franconie toutes ces familles qui conservent la folle prétention d'être issue de la race des conquérants et d'avoir succédé à leurs droits? La nation alors épurée pourra se consoler, je pense, d'être réduite ainsi à ne plus se croire composée que de descendants des Gaulois et des Romains »<sup>7</sup>.

Cette folle prétention est longtemps toute puissante. On mesure les crânes, les jambes, on regarde les dentitions, on connaît la physionomie du criminel né, la couleur des yeux des vrais aryens, la forme du nez des vrais juifs, on traque les ascendants des métisses, des clandestins, des ennemis cachés sous leurs masques de corps. On cache les grand-mères compromettantes, on n'en finit jamais de maintenir les secrets de consanguinité... Les portes sont closes, lisses, lumineuses, tableaux de bois sombres où les reflets de lumières dessinent des noirs nervurés de clarté, des noirs métissés de brun. Les serrures sont de métal clair et de cornes d'ivoire.

En 1916, la Belgique chasse l'Allemagne. Affaire d'empire vainqueur et d'empire vaincu. Elle dispose après la guerre d'un mandat de protectorat de la Société des Nations. Protectorat: la jouissance de faire le bien. La Belgique administre le pays. Elle pense, rationalise, classe. Elle gère l'empire. Chaque



individu est doté désormais d'une identité raciale : Hutu ou Tutsi. L'anthropologie belge déclare les Tutsis supérieurs et maintient des rois fantoches tutsis. Le mandant de protectorat prévoyait une mission de civilisation.

**11. « Alors un beau jour la bourgeoisie est réveillée »** par un formidable choc en retour : les gestapos s'affairent, les prisons s'emplissent, les tortionnaires inventent, raffinent, discutent autour des chevalets.

On s'étonne, on s'indigne. On dit comme c'est curieux ! Mais bah, c'est le nazisme, ça passera ! Et on attend et on espère, et on se tait à soi-même la vérité que c'est une barbarie, mais la barbarie suprême, celle qui couronne, celle qui résume la quotidienneté des barbaries ; que c'est du nazisme, oui, mais qu'avant d'en être la victime on en a été le complice ; que ce nazisme là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absout, on a fermé l'œil la dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque là il ne s'était appliqué qu'à des peuples non européens, que ce nazisme là on l'a cultivé, on en est responsable, et qu'il sourd, qu'il perce, qu'il goutte, avant de l'engloutir dans ses eaux rougies, de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne. »<sup>8</sup>

« Quand je tourne le bouton de ma radio, que j'entends qu'en Amérique des nègres sont lynchés, je dis qu'on nous a menti : Hitler n'est pas mort ; quand je tourne le bouton de ma radio, que j'apprends que des Juifs sont insultés, méprisés, pogromisés, je dis qu'on nous a menti : Hitler n'est pas mort ; que je tourne enfin le bouton de ma radio et que j'apprenne qu'en Afrique le travail forcé est institué, légalisé, je dis que véritablement, on nous a menti : Hitler n'est pas mort. »<sup>9</sup>

**12. Après le nazisme, après l'après coup, après...**

Après la seconde guerre mondiale les Hutus ne sont pas envoyés à l'école, mais les Tutsis deviennent une élite cultivée, formée dans des lycées, au fait des principes politiques occidentaux et des droits politiques affirmés dans l'après guerre. En métropole, on avait finalement, au nom des Nations Unies, renoué avec les déclarations des droits et même repris en charge l'idée de « crime contre l'humanité ». On l'appelait au XVIII<sup>e</sup> siècle « crime de lèse humanité ». Il consistait justement « à se faire marchand de chair humaine, à affamer les populations, à leur faire subir des actes cruels, à empêcher les peuples de se ressaisir de leurs droits. » Celui qui était incriminé devenait « ennemi du genre humain. »

En 1959, les Tutsis réclament l'indépendance du Rwanda. C'est encore une monarchie fantoche et les Tutsis réclament une souveraineté moderne et constitutionnelle pour eux-mêmes et pour le peuple hutu. Mais les Hutus ne savent pas de quels droits parlent les Tutsis. Ils savent par contre très bien qu'ils ont été les laissés-pour-compte de la mission de civilisation dont les Tutsis ont bénéficié. « La Belgique encourage en sous-main la révolution sociale présentée comme la

revanche des masses hutues contre les féodaux tutsis. Des dizaines de milliers de Tutsis sont massacrés ou chassés vers l'Ouganda, le Burundi, le Congo ».<sup>10</sup>

« Il existe trois moyens d'assurer l'ordre. Le premier s'appelle l'intérêt, le second s'appelle la crainte, le troisième les dénominations. L'intérêt attache le peuple au souverain, la crainte assure le respect des ordres, les dénominations incitent les inférieurs à emprunter la même voie que les maîtres (...) Dans le gouvernement parfait les inférieurs sont sans vertu. »<sup>11</sup>

Deux ans plus tard la monarchie est renversée, la république proclamée, le gouvernement de la majorité est celui des Hutus. Des Tutsis sont massacrés en 1963, en 1966, en 1973... Étrange république fantoche. Une république sans républicains. Sans rejet radical de cette « folle idée » que reste-t-il de la République et de la Révolution ? De la confusion entretenue, voulue, la frappe narrative du massacre et du génocide. La radio des milles collines. Le métissage interdit, 800 000 morts en 1994. Un génocide.

« Dans une période où le doute sceptique s'est installé dans le monde, où, aux dires d'une bande de salauds, il n'est plus possible de discerner le sens du non sens, il devient ardu de descendre à un niveau où les catégories de sens et de non sens ne sont pas encore employées »<sup>12</sup>. Les occidentaux étaient fascinés par les masques blancs des élites noires cultivées. Ils sont maintenant fascinés par la violence des affrontements entre noirs « des hommes ont tué leurs femmes, des femmes leurs enfants... pourquoi ? » Oui, pourquoi ?<sup>13</sup>.

### Le nom français

**13. On dit que les Belges font un « sévère examen de conscience ».** On comprend sans doute « pourquoi ». Mais on dit aussi que les Français demeurent « étrangers » à la part de responsabilité historique qui incombe au « nom français ».

**14. En 1998, le rapport de la mission d'information parlementaire** sur le Rwanda fourmille de faits précis sur ce que des Français, le gouvernement français et l'armée française ont fait là-bas. Mais cette boîte est vite refermée par celui là même qui l'a remplie. Paul Quilès, ex ministre socialiste de la Défense, conclut à la non-responsabilité française. Le gouvernement aurait simplement manqué de « clairvoyance ». La crypte du paradis perdu s'ouvre et se referme.

**15. Au nom de la clairvoyance ce journaliste libéral du Second Empire** affirme qu'il faut y aller, qu'il faut poursuivre la colonisation, fonder socle sur socle cet Empire sinon « comment nous assurer l'accroissement de la population et où trouver par conséquent l'accroissement du territoire qui serait indispensable pour que le *nom français* pût encore compter dans le monde ? »<sup>14</sup>  
Le « nom français » doit compter, mais à quel titre ? Où est sa gloire ?

**16. L'histoire de France se fait une gloire** d'avoir eu une société des amis des noirs. Mais c'était déjà la clairvoyance de l'intérêt bien pensé qui lui faisait dire en 1790 : « Nous ne demandons pas que vous restituiez aux Noirs français ces droits politiques qui seuls cependant attestent et maintiennent la dignité de l'homme ; nous ne demandons pas même leur liberté. Non, la calomnie soudoyée sans doute par la cupidité des armateurs, nous en a prêté le dessein et l'a répandue partout. (...) Elle voulait alarmer tous les Français aux yeux desquels on peint la prospérité des colonies comme inséparable de la traite des Noirs et de la perpétuité de l'esclavage.

Non jamais pareille idée n'est entrée dans nos esprits. (...) L'affranchissement immédiat des Noirs serait non seulement une opération fatale pour les colonies, ce serait même un présent funeste pour les Noirs, dans l'état d'abjection et de nullité où la cupidité les a réduits. Ce serait abandonner à eux-mêmes et sans recours des enfants au berceau ou des êtres mutilés et impuissants. Il n'est donc pas temps encore de la demander cette liberté ; nous demandons seulement qu'on cesse d'égorger régulièrement tous les ans des milliers de Noirs pour faire des centaines de captifs, nous demandons que désormais on cesse de prostituer, *de profaner le nom français* pour autoriser ces vols, ces assassinats atroces ; nous demandons en un mot l'abolition de la traite et nous vous supplions de prendre promptement en considération ce sujet important. (...) Nous vous démontrerons que l'abolition de la Traite sera avantageuse aux colons. »<sup>15</sup>

**17. Ce nom français doit être un nom glorieux**, c'est le nom d'un peuple souverain libre qui vient de reconquérir sa liberté. « Qu'est-ce qu'un roi près d'un Français ? »<sup>16</sup>, interrogeait Saint-Just en 1794. Mais cette gloire se doublait alors de celle d'avoir aboli l'esclavage contre les esclavagistes, ces contre-révolutionnaires de fait. Pourtant Saint-Just ne présage pas de cette gloire : « on a beaucoup parlé de la hauteur de la Révolution, il fut des peuples libres qui tombèrent de plus haut »<sup>17</sup>. Chute mortelle.

**18. « On nous demande notre coopération pour refaire une France** qui soit à la mesure de l'Homme et de l'Universel. Nous acceptons, mais il ne faut pas que la métropole se leurre ou essaye de ruser. Le « Bon nègre » est mort ; les paternalistes doivent en faire leur deuil. C'est la poule aux œufs d'or qu'ils ont tuée. (...) Nous voulons une coopération dans la dignité et dans l'honneur, sans quoi ce ne serait que « Kollaboration », à la vichyssoise. Nous sommes rassasiés de bonnes paroles (jusqu'à la nausée), de sympathie méprisante, ce qu'il nous faut ce sont des actes de justice. Comme le disait un journal sénégalais : « Nous ne sommes pas des séparatistes, mais nous voulons l'égalité dans la cité ». Nous disons bien L'EGALITE.<sup>18</sup>

**19. « Tous les hommes ont été créés égaux (...)** leur créateur leur a conféré certains droits inaliénables. Parmi ceux-ci, il y a la vie, la liberté et la recherche du bonheur. » Ces paroles immortelles sont tirées de la *Déclaration d'Indépendance des Etats unis d'Amérique* en 1776. Prises au sens large, ces phrases signifient : tous les peuples sur terre sont nés égaux ; tous les peuples ont le droit de vivre, d'être libres, d'être heureux. La *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de la Révolution française (1791) a également proclamé : les hommes sont nés et demeurent libres et égaux en droits. » Il y a là d'indéniables vérités. Cependant, depuis plus de quatre-vingts ans, les impérialistes français reniant leurs principes : liberté, égalité, fraternité, ont violé la terre de nos ancêtres et opprimé nos compatriotes. Leurs actions sont contraires à l'idéal d'humanité et de justice. (...) La vérité est que nous avons saisi notre indépendance des mains des Japonais et non pas des Français. Avec la fuite des Français, la capitulation des Japonais et l'abdication de l'empereur Bao Daï, notre peuple a brisé les chaînes qui avaient pesé sur nous pendant près de cent ans et a fait de notre Vietnam un pays indépendant. (...) Pour ces raisons, nous membres du gouvernement provisoire, déclarons que nous n'aurons désormais aucune relation avec la France impérialiste, que nous abolirons les traités signés par la France au sujet du Vietnam, que nous abolirons tous les privilèges que se sont arrogés les Français sur notre territoire »<sup>19</sup>

**20. « Sachant que malgré la diversité des départements**, un Breton est un Français, qu'un Alsacien est un Français, j'ai peur que moi musulman de langue arabe, parlant à des Français qui sont venus de leur Bretagne, qui sont catholiques (Interruptions à droite et au centre, protestations à gauche). Parlant dis-je à des Français de la Métropole qui n'ont peut-être pas étudié de très près le problème algérien, nous avons essayé de faire ressortir que le sort lamentable du peuple algérien n'a pas été prémédité par la France... Vous nous avez apporté votre culture...

Le ferment qui doit permettre l'affranchissement des hommes. Vous nous avez acheminé, vous nous avez donné le goût de la liberté, et maintenant que nous disons que nous ne voulons pas de l'esprit colonial et de la colonisation (interruption à droite) mais que nous voulons être libres, être des hommes, rien que des hommes, ni plus ni moins, vous nous déniez le droit d'accepter, de prendre certaines formules, et vous vous étonnez, vous Français, que quelques esprits, chez nous cherchent l'indépendance. C'est pourtant une attitude tout à fait naturelle. »<sup>20</sup>





**21. « Notre patrimoine c'est la mémoire de notre histoire et le symbole de notre identité nationale »<sup>21</sup>.**

Les salons ovales sont du patrimoine. Et les photographies n'en sont pas. Pas encore. Elles sont des photos de reportage qui disent la chute continuée du « nom français ». C'est elle qu'il faut soustraire au regard du public. On ne soustrait pas des vestiges mais leur présence active.

Comme la mission d'information, il faut la conclure cette chute. Elle n'en finit pas... Ses noms sont si nombreux : Grande Nation, rêve d'Empire, prise d'Empire, Algérie française, Afrique occidentale française, collaboration, Pétain, guerre d'Indochine, Dien Bien Phu, mémoire jaune, guerre d'Algérie, rêve d'Empire... lutte d'influence, maintien du nom français, de la langue, sou-

tien aux fidèles alliés de la France, livraison d'armes, aide logistique, formation des milices, opération turquoise...

La crypte du paradis perdu s'ouvre et se referme.

On ne peut laisser faire le crime de lèse humanité sans soi-même devenir criminel, ne pas punir le crime de lèse humanité sans soi-même devenir criminel... Complicité de crimes de lèse humanité...

### **Sur le devenir humain**

**22. Quel est ce paradis perdu ?** L'unité du genre humain dont nous parlait Robespierre et que les commanditaires de la fresque des salons ovales croient encore pouvoir représenter ? Dans les sous-sols du musée, de vastes cartes du monde rappellent qu'en dehors de la violence de l'histoire il y a « le monde », planisphère paisible pour localiser les poissons. Mais l'innocence des poissons n'est plus possible dans les salons. L'unité de l'univers, sa familiarité sont perdues, trop de coups dans l'ordre et le désordre.

Pourtant d'autres restes sont encore à déchiffrer sous la séduction. Ici peut être menée une quête qui n'en finit pas non plus. Celle de la résistance au non-sens, celle de l'exigence renouvelée d'un humanisme qui était né « entre les deux rives de l'Atlantique, comme expression de la conscience critique de la barbarie européenne et de l'urgence d'arrêter et de réparer les crimes commis en Amérique. »<sup>22</sup>

Ici dans ces salons ovales, nous ne sommes pas seulement en 1931, en 1994 ou même en 2004 ; nous sommes en 1789, en 1793, en 1945. La photographie bataille et propose un projet. La tenue esthétique du regard porté sur l'autre regardé s'oppose à la démission du regard ou à la facilité de l'abjection. C'est à demain qu'il s'agit de rêver, accepter à nouveau de se laisser séduire par demain sans innocence, avec exigence, en toute connaissance de ce qui s'est passé, des trahisons et des échecs, des traces psychiques laissées par la violence barbare. 1789, 1793, 1945 des révolutions qui ont eu pour enjeu la condition de l'homme, la possibilité de l'humanité. « Sous l'action des forces psychiques que la seconde guerre mondiale a partout déclenchées, chaque individu lève la tête, regarde au-delà du jour et s'interroge sur son destin. »<sup>23</sup>



**23. « Dans mon intérieur, l'idée de massacre n'a jamais trouvé logement chez moi »** dit l'ancien maire Edouard Sebushumba. Dans sa commune de 45 000 habitants en 1994, dont un bon tiers de Tutsis, aucun n'est mort. Dans ce village, une guerre des langages a été menée. « Lorsqu'il y avait un meeting, je faisais semblant de ne pas avoir entendu la consigne. Il y avait des extrémistes, mais comme ils voyaient qu'ils n'étaient pas encouragés, ils se tenaient tranquilles. Les meneurs, ceux qui étaient réceptifs à la propagande de la radio des milles collines, je les prenais à part : « s'il se passe quelque chose, vous allez le payer »<sup>24</sup>. La contrainte à défaut de vertu.

**24. Décor. Je suis dans la salle d'attente de l'aéroport de Varsovie.** Un écran de télévision comme s'il pouvait remplacer un décor absent, ou même la vie absente. Relever le défi de nourrir le présent de fantasmes si difficiles paraît-il aujourd'hui à élaborer. Des écrans en guise d'excitation. Au sens propre : des hommes et des femmes noires dansent à moitié nu, ruisselants de sueur ou d'humidité nocturne dans une ambiance de boîte de nuit dans des attouchements explicitement sexuels. Il est quatre heures de l'après midi. Il n'y a que des blancs dans cette salle d'attente. C'est banal, mais je pense à la prudence de ma grand-mère Baranholz. Petite on lui disait de noircir son visage avec du charbon avant de descendre se cacher dans la cave lorsque les pogroms se préparaient, que les Cosaques arrivaient. Se noircir le visage pour échapper aux viols. Dans cette salle d'attente glauque, le temps reprend une densité opaque. Ce qui se passe à l'écran laisse l'assemblée en attente totalement indifférente. J'ai déjà hâte de rentrer.

**25. L'histoire n'est ni dans les fresques, ni dans les textes,** elle se noue dans les corps. Elle les traverse, les disperse, les divise, les égare. Elle se joue du temps homogène et vide. Elle est toujours pour une part inactuelle, achronique et présente. Cette histoire, c'est celle de ces enfants qui avec maladresse reprennent possession des lieux. Les regards sont intenses, décidés, frondeurs. L'un est assis au fond d'un des beaux fauteuils années trente, l'autre pose sa main sur le buste féminin, qui ici n'a plus l'allure d'un spectre mais plutôt d'un objet familier. Ils sont en anoraks. Il fait froid dehors et les pays chauds sont loin. Contraste. Congédier l'ordre colonial. Rideau de velours rouge.



- 1 *D'une abolition, l'autre, anthologie raisonnée de textes consacrés à la seconde abolition de l'esclavage dans les colonies françaises*, textes présentés et réunis par Myriam Cottias.
- 2 Note d'intention de Florence de Comarmond.
- 3 Guy Brossolet, *essai sur la non bataille*, 1975 cité par Tiquin dans *introduction à la guerre civile*, p. 31.
- 4 Louis Sala Molins, *Le code noir ou le calvaire de Canaan*, PUF, Pratiques théoriques, 1987, p. 248.
- 5 Giorgio Agamben, *Homo Sacer*, Paris, Seuil, 1995, p. 17.
- 6 Robespierre, Pour le bonheur et pour la liberté, textes choisis par Yannick Bosc, Florence Gauthier et Sophie Wahnich, Paris, 2000, la fabrique édition, p.
- 7 Sieyès, *Qu'est-ce que le Tiers État ?*, réédition du centenaire, Paris, 1888, Chapitre 2, p. 32.
- 8 Aimée Césaire, *discours sur le colonialisme*, pp. 14-15. cité par Franz Fanon, *Peaux noires masques blancs*, Paris, Seuil, 195 ?.
- 9 Aimé Césaire, cité de mémoire par Frantz Fanon, discours politiques, Campagne électorale 1945, dans Franz Fanon, *Peaux noires masques blancs*, op. cit. p. 72.
- 10 *Libération* mardi 6 avril 2004.
- 11 Han-Fei-tse, *le Tao du Prince*, cité par Tiquin, *essai sur la guerre civile*, op.cit.
- 12 Frantz Fanon, *Peaux noires masques blancs*, op.cit, p. 7.
- 13 Dernière phrase du dossier Rwanda de *Libération* mardi 6 avril 2004.
- 14 Lucien Prévost Paradol, *la France nouvelle*, 1868, journaliste libéral rallié au Second Empire.
- 15 Adresse de la Société des amis des Noirs, Archives nationales, ADXVIIIc 116, imprimé de 22 pages, reprint dans la Révolution française et l'abolition de l'esclavage, Paris edhisn, t.7. cité par Florence Gauthier, « L'esclavage en héritage », in *Violence et colonisation* Claude Liauzu ed, Paris, p. 76.
- 16 26 germinal an II.
- 17 Idem.
- 18 Léopold Sédar Senghor, défense de l'Afrique noire, *Esprit*, premier juillet 1945.
- 19 Déclaration d'indépendance de la république démocratique du Viet nam le 2 septembre 1945, signé Ho Chi Minh président.
- 20 M. Saadane député algérien à l'assemblée constituante en 1946 (*Journal officiel*)
- 21 Définition officielle du patrimoine cité par François Hartog, *Régimes d'historicité*, seuil, 2003.
- 22 Florence Gauthier, article cité, p. 67.
- 23 Général de Gaulle, *Discours de Brazzaville*.
- 24 *Libération* cahier Rwanda, 6 avril 2004.

Achievé d'imprimer en juillet 2006  
 sur les presses de l'imprimerie Hérissey, Évreux  
 n° d'édition : 535  
 n° d'impression :  
 Dépôt légal : septembre 2006  
*Imprimé en France*